

que ceux qui se plaignaient avec tant de hauteur avaient tenu , quelques années auparavant , la même conduite dans le Brésil.

La ville occupait un très-vaste terrain , couvert d'édifices publics , de palais , de jardins , d'églises et de monastères. C'était beaucoup trop d'étendue et beaucoup trop de magnificence pour les nouveaux possesseurs. Ils détruisirent la plupart de ces édifices , et entourèrent le peu qu'ils crurent devoir en conserver d'un rempart épais flanqué de quelques bastions.

Les conquérans se flattèrent d'abord que toutes les productions du Malabar allaient se concentrer dans leur rade , et que le globe entier serait réduit à les recevoir de leurs navigateurs , ou à les venir chercher lui-même dans leurs magasins , au prix qu'eux-mêmes y voudraient mettre. Cette espérance fut trompée. Les nations européennes qui fréquentaient les mers des Indes formèrent des établissemens sur la côte de cette région , et entrèrent en concurrence avec eux dans tous les marchés des deux mondes.

Peu à peu le commerce des Hollandais à Cochin s'est réduit à la vente d'un peu d'alun , de benjoin , de camphre , de sucre , de toutenague , de fer , de cuivre , d'étain , de vif-argent , objets sur lesquels ils peuvent gagner au plus quatre cent mille francs , qui , avec les cinquante mille écus que produisent les douanes , forment un total de cinq cent cinquante mille livres. Dans

la plus profonde paix , les dépenses du gouvernement s'élevèrent à cinq cent dix mille livres. Il ne reste donc que trente à quarante mille livres , somme évidemment insuffisante pour l'armement du vaisseau qui a porté les marchandises , et qui retourne à Batavia chargé de kaire pour les besoins du port.

La compagnie , il est vrai , tire de son comptoir deux millions pesant de poivre , qui est porté sur des bateaux à Ceylan , où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que , par ces capitulations , elle ne paie le cent du poivre que trente-huit livres , quoiqu'il coûte depuis quarante-trois jusqu'à quarante-huit aux associations rivales , et même plus cher aux négocians particuliers. Mais nous ne craindrons pas d'être combattu par des hommes vraiment instruits quand nous affirmerons que le bénéfice que peut donner cette denrée est plus qu'absorbé par les troubles qui agitent sans cesse ces contrées.

Quoi qu'il en soit , les Hollandais s'aperçurent au milieu de leurs succès qu'il leur manquait un lieu de relâche , où ceux de leurs vaisseaux qui allaient aux Indes ou en revenaient pussent trouver des rafraîchissemens. Le Cap de Bonne-Espérance leur parut propre à cette destination.

Barthelemi Diaz le découvrit en 1495 ; mais l'honneur de s'avancer au-delà était réservé à Vasco de Gama. Ni cet amiral , ni les navigateurs

xviii.  
Établis-  
sement des  
Hollandais  
au Cap de  
Bonne-Espé-  
rance.

de sa nation qui les premiers suivirent ses traces, n'y débarquèrent. On se borna pendant quelque temps à jeter l'ancre devant l'île Roben, où les navires pouvaient renouveler aisément leur eau.

Une escadre qui manquait totalement de vivres aborda enfin au continent en 1509. Soit que les naturels du pays se défiassent de ces étrangers, soit que ces étrangers, auxquels des succès constans avaient inspiré une hauteur intolérable, voulussent enlever de force les troupeaux qui couvraient les campagnes, il y eut un combat sanglant entre les deux nations. Un assez grand nombre de Portugais restèrent sur la place; et François d'Almeyda lui-même, qui revenait en Europe chargé des brillans lauriers qu'il avait cueillis au Malabar, périt d'une flèche empoisonnée dans la baie de Saldanha. Cet événement donna aux sujets de la cour de Lisbonne de l'éloignement pour une terre où leur sang avait été versé sans gloire, et ils ne s'y montrèrent pas de nouveau.

Un siècle après, ces plages furent reconnues et fréquentées par les Hollandais. Jamais ils ne s'y éloignaient du rivage; et ils attendaient toujours, dans un petit fort rapidement élevé, à chaque voyage, qu'on leur amenât des bœufs et des moutons. Leur coutume était de laisser dans le trou de quelque rocher une instruction où les navigateurs qui les suivaient devaient trouver d'u-

tiles lumières. Cet ordre de choses ne discontinua pas jusqu'en 1650.

A cette époque, le chirurgien Van-Riebeck eut des idées plus étendues. Un séjour de quelques semaines avait mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique serait très-utile aux bâtimens chargés d'entretenir la communication de l'Europe avec l'Asie. Le corps qu'il servait se reposa sur lui du soin de former cet établissement; et il se montra digne de tant de confiance. Il fit régler que soixante acres de terre seraient accordés à tous les individus qui consentiraient à aller habiter cette région; qu'on fournirait des grains, des bestiaux, des ustensiles à ceux d'entre eux qui auraient besoin de ces secours; que, pour adoucir ou pour partager leurs fatigues, ils recevraient des compagnes modestement élevées dans les hospices charitables de la métropole; que les cultivateurs qui se déplairaient dans le pays, ou ne pourraient pas s'habituer à son climat, auraient, après un séjour de trois années, la liberté de s'en retirer, et le droit de disposer à leur gré de leurs propriétés. Cet arrangement pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposait de mettre en valeur était occupée par les Hottentots, divisés en plusieurs peuplades, la plupart placées à une grande distance les unes des autres, et formées par un petit nombre de familles. Ces sauvages

ont des cheveux laineux, les yeux enfoncés, un nez aplati, de grosses lèvres, peu ou point de barbe, le haut du visage large, et le bas très-rétréci, la taille des Européens, beaucoup moins d'embonpoint, et les mains ainsi que les pieds d'une petitesse remarquable. Leur couleur diffère essentiellement de celle du vrai nègre; sans doute parce qu'ils vivent sous un ciel beaucoup moins ardent.

Les enfans sont absolument nus. Leurs pères et leurs mères s'enveloppent de dépouilles d'animaux errans ou domestiques, qui leur servent successivement de vêtemens, de lits et de cercueils. Durant les chaleurs, ils se débarrassent de ces espèces de manteaux, et n'en conservent que ce qu'il faut pour voiler bien ou mal les parties naturelles. Les anneaux de jonc ou de peau qui couvrent leurs jambes, les sandales qu'ils ont à leurs pieds les garantissent un peu des épines et des serpens, excessivement multipliés dans cette partie du globe. Des couches de graisse, chaque jour imprimées sur tous les membres, préservent les deux sexes de la morsure des insectes. Les femmes seules barbouillent leur figure de noir et de rouge.

Les kraals ou bourgades des Hottentots ne sont qu'un assemblage de cabanes formées de branches d'arbres, et couvertes de peaux ou de nattes. Les huttes qui les composent n'ont guère que trois pieds d'élévation. On s'y glisse en rempant par

un trou étroit; au milieu est un foyer, dont la fumée ne peut sortir que par l'espèce de porte qui a servi d'entrée. Autour de l'âtre sont accroupis les habitans, où ils doivent dormir après y avoir mangé. Le peu qu'ils ont d'armes, de hardes et de poteries, est suspendu à leurs côtés. Si l'extrême sécheresse tarit les sources, si un soleil brûlant dévore les pâturages, si des maladies contagieuses gagnent la bergerie, si un voisin inquiet se rend redoutable, si quelque autre cause rend l'émigration nécessaire, on change de demeure. Les vieillards, les enfans, les femmes, tout ce qui mérite d'être conservé est placé sur des bœufs à bosse, de bonne heure accoutumés à porter les fardeaux les plus pesans. Les troupeaux précèdent ou suivent la caravane.

Le Hottentot n'a aucune idée d'agriculture. Jamais il ne sème, jamais il ne plante. Il doit sa subsistance à deux ou trois mauvaises racines que la nature lui présente, à quelques rayons de miel déposés dans le creux de vieux arbres par des abeilles, au petit nombre de pièces de gibier que ses faibles armes peuvent percer, au lait de ses troupeaux, beaucoup moins abondans dans cette région que dans nos climats. Rarement, très-rarement se permet-il de recourir à son bercail, même dans ses besoins les plus urgens. Des accidens lui enlèvent habituellement un si grand nombre de ses bêtes à laine, de ses bêtes à poil, de ses bêtes à cornes, qu'il craindrait d'en

voir disparaître l'espèce, si à tant de pertes se joignait encore sa consommation. Cette réserve porterait à penser que la prévoyance est une de ses vertus. On se tromperait, il consomme souvent en un jour ce qui suffirait pour une semaine; et cette prodigalité ne lui paraît devoir entraîner aucun inconvénient. *On dormira*, dit-il. Dormir est pour lui une ressource, et il commande en effet jusqu'à un certain point au sommeil. Si à son réveil les alimens lui manquent encore, une ressource lui reste, il serre son estomac avec une courroie; et un témoin digne de toute confiance atteste que ce moyen diminue la faim, et qu'alors peu de chose l'assouvit.

C'est couché à sa porte, aussi peu occupé de l'avenir que du passé, que le Hottentot passe la plus grande partie de sa vie. Quelquefois le besoin ou le caprice le font sortir de son inaction pour attaquer le gibier, ou pour visiter les pièges qu'il lui a tendus. Le soin des bestiaux est la seule occupation dont il ne peut se dispenser. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque association, et qu'il est commun à tous, chacun est obligé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays est rempli de bêtes féroces et voraces. Tous les jours le berger envoie à la découverte. Si un tigre, si un lion se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entière prend les armes; on vole à l'ennemi, et il est bien rare qu'il échappe

à une multitude de flèches empoisonnées. Les femmes ont à remplir des devoirs plus variés et plus étendus. Elles sont chargées de ramasser du bois, de faire des nattes, de traire les vaches, les brebis, les chèvres; de trouver, de préparer des alimens; de pourvoir à toutes les nécessités de la famille. Leurs fonctions ne sont suspendues qu'à l'époque de leurs indispositions périodiques; alors elles quittent leur habitation, se retirent dans un lieu écarté, n'ont de communication avec personne, et ne se rapprochent des leurs que lorsqu'elles se voient purifiées de toute souillure.

Les Hottentots sont, comme tous les peuples pasteurs, hospitaliers et pacifiques. Ils tiennent quelque chose de la malpropreté, de la stupidité des animaux avec lesquels ils sont pour ainsi dire en société.

On ne parviendrait que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caractères. C'est une espèce de ramage, composé de sifflemens et de sons bizarres qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

La fable qui donnait aux femmes de cette nation un tablier de chair tombant du milieu du ventre jusqu'aux parties naturelles est enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes sont à peu près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant supérieurs qu'en-

vironnans , prennent plus de volume et d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il est très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule : on l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité , la présence des mêmes périls inspirent les mêmes moyens et dans le fond des forêts et dans la société. Je ne sais même si cette observation ne doit pas s'étendre jusqu'aux animaux. Les oiseaux ont un ramage qui leur est propre ; c'en est un autre , lorsqu'ils ont à veiller à la conservation de leurs petits ou à la leur. Ces signes passagers , comme le besoin , sont-ils , ne sont-ils pas réfléchis ? C'est ce que nous ignorons. Mais il est certain qu'ils sont en eux , comme en nous , des effets de l'intérêt , de la crainte , de la colère , et que l'habitude les rend conventionnels. C'est ainsi que dans les révolutions les factieux ont des signes à l'aide desquels ils se reconnaissent malgré le tumulte et au milieu de la mêlée : c'est une croix , une plume , une écharpe , un ruban ; c'est un cri , c'est un mot , c'est le son d'un instrument qui réveille ceux auxquels il s'adresse , tandis qu'il laisse dans l'assoupissement du sommeil ou dans la sécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut , selon toute apparence , la première origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les sauvages , et même dans les sociétés policées. Ce furent des traits caractéristiques de la horde à laquelle ils appartenaient ,

des marques auxquelles ils se reconnaissaient. La circoncision des Juifs et des mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écrasés , que les têtes aplaties ou allongées , que les oreilles pendantes et percées , que les figures tracées sur la peau , les brûlures , les chevelures longues ou courtes , et la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce , un Juif dit à un autre , et moi je suis Juif aussi. Par l'amputation d'un testicule , un Hottentot dit à un autre Hottentot , et moi je suis aussi Hottentot. Et pourquoi ces distinctions n'auraient-elles pas été destinées à transmettre le sentiment , ou de la haine , ou de l'amitié , la conformité d'un culte religieux ; à éterniser le souvenir d'un bienfait ou d'une injure , et à en recommander à une classe d'hommes la vengeance ou la reconnaissance envers une autre classe ?

Plus la condition des hommes sera vagabonde , plus ces sortes de réclames seront utiles. Deux individus qui n'auront eu aucune sorte de liaison dans leur contrée se rencontrent dans une contrée éloignée ; aussitôt ils se reconnaissent , ils s'approchent avec confiance , ils s'embrassent , ils se confient leurs peines , leurs plaisirs , leurs besoins , et ils se secourent. Les législateurs , jaloux d'isoler les peuples qu'ils avaient civilisés des nations barbares qui les entouraient , et craignant encore qu'avec le temps ils ne se fondissent dans la masse générale , mirent ces signes sous la sanction des

dieux. Les sauvages les ont rendus aussi permanens qu'il était possible par la considération qu'ils y ont attachée, et par la violence qu'ils ont fait constamment à la nature. Et c'est ainsi que le monde brut, n'ayant aucun système fixe d'éducation, d'association et de morale, il y suppléa par des habitudes universelles : le physique du climat fit le reste. Les enfans de la nature furent soumis, sans s'en douter, à une espèce singulière d'autorité qui les domina sans les vexer ; et c'est ainsi que les Hottentots prirent les mœurs des pères.

Mais sont-ils heureux ? me demanderez-vous. Et moi je vous demanderai quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés, si étranger à nos peines, qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts, et qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence et le repos de la vie patriarcale ? Eh bien ! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté, il est libre. Aimez-vous la santé, il ne connaît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu, il a des penchans qu'il satisfait sans remords, mais il n'a point de vices. Je sais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmaillotté, pour ainsi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raison que la malpropreté de l'Hottentot ne révolte mes sens ?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot. Mais vos prêtres ne vous empoisonnent-ils pas, en naissant, de préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sèment la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres ? Vos pères se sont cent fois égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces temps de frénésie renaîtront, et vous vous massacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumières ; mais à quoi vous servent-elles ? de quelle utilité seraient-elles à l'Hottentot ? Est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ? Quelle obligation vous aura le sauvage lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait, des industries qui ne feraient que multiplier ses besoins et ses travaux, des lois dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

Encore si, lorsque vous avez abordé sur ses rivages, vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paraissent préférables aux siennes, on vous excuserait. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser, que pour le substituer, si vous le pouviez, à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les

habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence et la liberté. Ou, si vous vous en sentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir sur ces étrangers vos flèches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur désastre !

Mais hélas ! vous êtes sans défiance, et vous ne les connaissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leurs visages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperait-elle pas ? c'est un piège pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront ; ils auront une main placée sur la poitrine ; ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié ; leur geste sera celui de la bienfaisance ; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disperseront vos cabanes, ils se jeteront sur vos troupeaux, ils corrompront vos femmes, ils séduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embusquez-vous ; et lorsqu'ils se courberont d'une manière suppliante et perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne sont pas les représentations de la

justice, qu'ils n'écoutent pas ; ce sont vos flèches qu'il faut leur adresser. Il en est temps, Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce ; mais cette feinte modération ne sera pas imitée par ceux qui le suivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster ne l'entendront. Si mon discours vous offense, c'est que vous n'êtes pas plus humains que vos prédécesseurs ; c'est que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebek, se conformant aux idées malheureusement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui était à sa bienséance, et il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous semé nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux ? De quel ail verriez-vous ainsi usurper vos champs ? Vous ne vous fortifiez que pour réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandais, qui étaient encore faibles, calmèrent les esprits par beaucoup de promesses et quelques présents. Tout fut pacifié ; et ils continuèrent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est connu que l'association qui forma cet établissement y versa dans les vingt premières années